

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 30/1 (2003)

DOI: 10.11588/fr.2003.1.63171

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Quels sont les thèmes qu'étudie Kleinschmidt? Ils sont à regrouper dans quatre catégories, inégale en composition, certes, mais d'une façon qui prête à la réflexion. Dans une première partie, appelée ›Generalities‹, l'auteur étudie l'expérience de l'espace et du temps, liés au positionnement de l'homme en tant qu'individu et être social. On pourrait définir son approche de socio-cosmique. Les trois autres parties, respectivement ›Action‹, ›interaction‹ et ›images of order‹ approfondissent quelques aspects qui, dans le chapitre précédent, avaient affaire avec ›des gens‹ et le trafic social. Il n'est d'ailleurs pas toujours très clair pourquoi il a choisi une telle structure. Dans ›Images of Order‹, le premier paragraphe décrit les relations entre aînés et jeunes; on s'interroge sur la différence essentielle avec ce que l'auteur apporte dans le chapitre 1 sous l'appellation ›Groupes‹ et ›Hommes et femmes‹.

Il est impossible de résumer ce que l'auteur a présenté dans le livre; on appauvrirait la richesse des idées. La familiarité de l'auteur avec ses sources suscite de l'admiration. Elle ne semble limitée ni dans le temps, ni dans l'espace, et chaque thème lui semble d'une approche facile. Le fait qu'il réfère beaucoup plus aux sources premières qu'à la littérature secondaire (sa bibliographie est limitée aux ouvrages essentiels, quoique sa connaissance soit beaucoup plus vaste) a l'avantage qu'il construit une interprétation plus équilibrée, à partir d'une exploitation historique, sociologique et anthropologique très soutenue. L'auteur dit qu'il travaille avant tout de façon descriptive et que tel est aussi son but, et qu'il n'envisage qu'une attention plus réduite à l'interprétation (p. 335). C'est avant tout, je crois, une *captatio benevolentiae* car tout au long des 400 pages de ce livre, il essaie de donner des explications pour les nombreux aspects du changement culturel qui passent la revue. Autrement, il n'aurait pas pu arriver à cette conceptualisation de la société médiévale qui est précisément le ›leitmotiv‹ de cette étude.

Ce livre ne permettra pas de comprendre le Moyen Âge dans sa totalité. Chaque médiéviste s'invente un Moyen Âge personnel. Chacun crée sa propre image. Mais ce qui est vrai, c'est que ce livre ouvre de nouveaux horizons. À chaque moment l'auteur présente ses opinions fortement formulées, donc ses convictions. Dans ces conditions, on ne blâmera pas que quelquefois ses raisonnements sont difficiles à suivre et que ses exemples sautent trop dans le temps et l'espace; au contraire, on se félicite de cette richesse. Et on peut dire la même chose au sujet de la très grande connaissance que l'auteur suppose être présente chez le lecteur.

Ludo MILIS, Gand

Robert LUFF, Wissensvermittlung im europäischen Mittelalter. ›Imago Mundi‹ – Werke und ihre Prologe, Tübingen (Niemeyer) 1999, X-586 p. (Texte und Textgeschichte, 47).

Il est certain que le Moyen Âge n'a pas connu le terme d'encyclopédie qui ne se répand, dans son acception moderne, qu'aux premiers temps de la Renaissance. Pour autant, comme toute société, la civilisation médiévale a tenté d'embrasser et d'ordonner l'ensemble des connaissances humaines. En choisissant pour sous-titre de son étude l'*Imago mundi*, comme ›équivalent‹ latin de l'*egkuklios paideia*, l'auteur entend montrer que l'entreprise encyclopédique médiévale s'inscrit dans une démarche étymologique de la compilation qui cherche dans les mots le secret des choses et dans le secret des choses l'image du Créateur. Cette interprétation permet dans un premier temps à l'auteur de justifier son choix de s'intéresser avant tout aux prologues des œuvres retenues, dans lesquels semble en effet s'établir un double dialogue entre l'*auctor* et son public éclairé d'une part et entre l'*auctor* et l'*auctoritas* divine suprême de l'autre. C'est surtout la première dimension, celle de la relation entre le compilateur et ses lecteurs, qui forme l'objet de l'étude placée ainsi sous le signe d'une histoire de la réception de ces textes observée à partir des manuscrits, de leur diffusion, de leurs titres, de la langue des textes et de leur traduction. On peut donc suivre la démarche adoptée jusqu'à ce point.

Le critère de sélection des œuvres pose toutefois un problème de taille. Il consiste pour l'auteur dans l'existence formelle d'un prologue au traité (encore que le *Livre de la Cité des Dames* de Christine de Pizan incorporé dans le corpus n'en comporte pas à proprement parler). Et c'est bien là le principal obstacle. Faute de place, écrit Robert Luff, de grands traités pourvus de prologue n'ont pas été retenus. Force est cependant de constater que la difficulté réside moins dans le manque de place (l'ouvrage fait près de 600 pages...) que dans une définition inopportune et biaisée de l'encyclopédie médiévale et dans l'utilisation d'un concept moderne de «prologue» issu d'une théorie littéraire en décalage total avec le type d'exercice entrepris par les encyclopédistes médiévaux. On chercherait en effet en vain dans cette étude l'*Imago mundi* d'Honorius Augustodunensis (vers 1110), écartée au profit du seul *Elucidarium* (vers 1100), ou l'*Image du Monde* de Gossuin de Metz (1246) ou encore le *Speculum Majus* de Vincent de Beauvais (un comble, puisque l'œuvre comporte un prologue exemplaire!). On ne peut donc avoir affaire ici, au mieux, qu'à une étude partielle de l'encyclopédisme médiéval, d'autant plus partielle qu'une définition très étroite du prologue, issue de la théorie littéraire du XX^e siècle (René Wellek et Austin Warren en particulier), contraint l'auteur à exclure de son champ de lecture Hugues de Saint-Victor, Barthélemy l'Anglais, Thomas de Cantimpré, Henri Bate de Malines et Pierre d'Ailly, auteur vers 1410 d'une *Imago mundi* d'autant plus intéressante qu'elle signale une modification profonde de l'image du monde qui ressort du classement du savoir humain peu de temps avant l'accélération des découvertes de nouveaux continents... Le corpus de l'étude se limite finalement, dans l'ordre chronologique de l'analyse, à l'*Elucidarium* et au *Lucidarius* allemand, à l'*Hortus deliciarum* d'Herrad de Landsberg (von Hohenburg), au mystérieux *Livre de Sidrac*, aux *Libros del saber* d'Alphonse X le Sage, aux *Livres dou Tresor* de Brunetto Latini et au *Livre de la Cité des Dames* de Christine de Pizan.

La chronologie du corpus isole donc volontairement des œuvres nées pendant et après la «renaissance» du XII^e siècle (qui n'est pas un seul instant évoquée, quitte à être critiquée...), sans retenir comme on l'a dit les plus populaires et les plus brillants traités de cette période que furent le *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais (vers 1240) ou les trois *Specula* du «Grand miroir» de Vincent de Beauvais (vers 1250). Cette lacune se double à notre avis d'une seconde qui consiste à ne pas replacer cette séquence des années 1100–1500 dans la longue durée millénaire de l'encyclopédisme médiéval. Car l'orientation des œuvres composées entre le XII^e et le XV^e siècle, marquée par le souci du tri et de la hiérarchisation des connaissances présentées en latin et/ou en langue vernaculaire, ne peut se comprendre qu'au regard d'une première époque encyclopédique qui, du VI^e au XII^e siècle, a compilé et accumulé sur la base des *auctoritates* anciennes dont se réclament les *Institutiones* de Cassiodore, les *Etymologiae* d'Isidore de Séville et les œuvres de ses successeurs Bède le Vénérable et Raban Maur. Il n'est guère probable que les rédacteurs des prologues des œuvres postérieures à 1100 n'aient pas eu en tête les grandes encyclopédies de leurs aînés qui avaient fixé une tradition, laquelle consistait à comprendre la nature et le monde pour mieux éclairer l'Écriture.

Une troisième réserve autrement grave viendra compléter les deux précédentes, celle-ci encore plus regrettable et troublante que celles-là. L'auteur constate en effet que des huit textes par lui retenus, d'après les critères qui sont ceux de sa propre recherche et de la théorie littéraire qu'il revendique mais qui à notre sens torturent la tradition et l'intention des encyclopédies médiévales dans leur ensemble, trois proviennent de l'espace «français» (*Livre de Sidrac*, *Livres dou Tresor* et *Livre de la Cité des Dames*), trois autres de l'espace «allemand» (*Elucidarium*, *Lucidaire* allemand et traduction du *Secretum Secretorum*) et un des pays d'Entre-Deux (*Hortus Deliciarum*). Le chercheur en conclut alors à «l'avance intellectuelle de la civilisation française et allemande au Moyen Âge central et tardif» (p. 18)! Il était déjà difficile d'accepter les critères de sélection retenus par l'étude. Mais que le corpus arbitrairement tracé de huit œuvres puisse servir à identifier et à isoler des «polarités»

culturelles, des zones avancées et retardées de l'esprit, constitue une méconnaissance flagrante des mécanismes des transferts et des échanges culturels entre les sociétés que l'on ne saurait bien évidemment ranger en aucun cas entre espaces de haute et de basse civilisation. Pire, c'est une insulte faite non seulement aux centres de production espagnols, italiens ou anglais (absents ici du simple fait que le corpus les a écartés d'un revers de main), pour ne citer qu'eux, mais c'est aussi faire injure aux apports immenses de la culture byzantine et arabe sans lesquelles l'encyclopédisme de l'occident latin médiéval n'aurait peut-être pas existé!

Il faut donc prendre l'étude pour ce qu'elle est: une suite un peu arbitraire de huit chapitres consacrés chaque fois à une œuvre et/ou un auteur. Dans ce registre, l'étude ponctuelle pourra éventuellement rendre service, sous l'angle de la datation des manuscrits, du public visé, de la structure du prologue, de la question de la traduction. Mais là encore on aurait plutôt attendu la mise au jour des renvois multiples et complexes d'une œuvre à l'autre. Quant à la conclusion, elle ne peut facilement qu'emporter l'adhésion puisque la dernière phrase revient à dire que le Moyen Âge ne fut pas un âge obscur de la pensée. Mais fallait-il passer tant de temps et déployer une telle débauche d'énergie pour en convaincre le lecteur et en arriver là?

Au total, le plus utile demeurera la partie annexe avec l'édition des prologues des huit œuvres traitées, ainsi qu'une bibliographie qui donnera un état de la recherche allemande sur l'encyclopédisme médiéval. Pour le reste, qu'on nous permette de renvoyer, pour la recherche française, aux études de Maurice de Gandillac, de Monique Paulmier-Foucart et Serge Lusignan ou aux actes du colloque sur l'Encyclopédisme (Paris 1991) que le présent ouvrage ne vient en rien remplacer.

Pierre MONNET, Göttingen

Rome and the North. The Early Reception of Gregory the Great in Germanic Europe, dirigé par Rolf H. BREMMER Jr, Kees DEKKER, David F. JOHNSON, Leuven (Peeters) 2001, 308 p.

Ce volume présente les résultats de la quatrième conférence »Germania latina« organisée à l'université de Groningue. On soulignera cette remarque introductive des éditeurs: il y a un quart de siècle, les études de »germanique ancien« s'intéressaient avant tout à ce qui était »purement« germanique, la mythologie, les runes ou la littérature épique. Or ce volume consacre un net changement de perspective. Il s'agit en effet d'étudier la relation entre le monde germanique et la latinité et très précisément, à travers l'énorme influence de Grégoire le Grand, comment la latinité a été reçue par les peuples germaniques et comment elle a contribué à former les cadres mêmes de leur culture. Les contributions sont présentées dans un ordre globalement chronologique et couvrent l'Angleterre, la Germanie continentale et la Scandinavie. En outre la perspective philologique est bien sensible dans plusieurs communications.

Kate RAMBRIDGE s'intéresse à la plus ancienne *Vita* du pape Grégoire, souvent considérée comme un texte maladroit. B. Colgrave avait identifié de nombreux emprunts aux œuvres de Grégoire lui-même mais n'y voyait que l'aboutissement d'une vague tradition orale. Alan Thacker a fait justice de cette »tradition orale« en supposant la transmission de textes liés à Grégoire. On peut insister sur l'utilisation habile des propres œuvres de Grégoire pour manifester et illustrer la sainteté du pape. Les œuvres de Grégoire lui-même forment un groupe de sources d'autorité absolue. En revanche, les récits de miracles sont utilisés à la manière de Grégoire lui-même dans les Dialogues. Kees DEKKER étudie la traduction »alfrédienne« des Dialogues habituellement attribuée à Waerferth évêque de Worcester. Le nom de Waerferth est donné par la Vie d'Alfred d'Asser. Les Dialogues étaient bien connus dans